Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 37 (1899)
Heft: 11

Artikel: Un sabre mystérieux
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-197462

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

m'apportant un billet de sa propre main et ainsi conçu :

« Mon neveu,

« Viens me voir avec ta fiancée. J'ai à vous parler. Mon serviteur vous conduira.

« Marquis de Saint-Pré-de-Luscaille,
Chevalier de Saint-Louis,
Chambellan de Sa Majesté. »

C'était étrange de recevoir un tel billet, libellé de la sorte, en plein Empire. Ce vieillard était-il vraiment fou comme on le disait, ou, au contraire, devions-nous voir un retour de sa raison dans ce désir de nous connaître, à la fin de sa vie ?

Très ému, je partis avec Louise, ma fiancée, sous la conduite de l'envoyé de mon oncle. C'était une sorte de paysan rude et ignare, dont nous ne pûmes tirer deux mots. A nos questions, il nous regardait stupidement, en se contentant de répéter avec de grandes marques de respect : Monsieur le Marquis... Monsieur le Marquis...

Evidemment, celui-ci avait tenu à ne s'entourer que de serviteurs très discrets, qui ne troubleraient pas son repos.

Le voyage fut long. Il fallut parcourir en diligence des chemins impossibles. Le chemin de fer n'allait pas jusqu'à ces parages, et, au bout de deux jours, nous atteignîmes le bord de la mer, en un endroit d'où l'on apercevait au large la silhouette du château de Saint-Pré.

C'était la nuit : il faisait un clair de lune admirable et les tourelles se détachaient sur la masse grise de l'îlot. Une barque nous attendait, menée par un pêcheur qui nous salua en breton.

Nous nous laissâmes guider et, pendant une heure, nous voguâmes en pleine mer vers le manoir mystérieux.

C'était un étrange voyage. Louise, tout encapuchonnée, la tête appuyée sur mon épaule, fixait ses grands yeux profonds sur l'horizon.

Nous étions tous les deux envahis par je ne sais quel trouble extraordinaire, une peur intime à l'approche de ce vieillard privé de raison, dont nous connaissions la légende, mais que nous n'avions jamais vu.

Qu'allait-il nous dire ? Quelles paroles cabalistiques allait-il prononcer devant nous ?

La barque atterrit au pied du rocher. Le pêcheur nous aida à descendre et disparut. Le serviteur nous guida par un chemin mal entretenu qui montait vers le château.

Celui-ci nous apparut tout à coup dans le magnifique clair de lune. Il semblait énorme ainsi, émergeant d'un fouillis de verdure inculte, vraiment fantastique avec le lierre qui grimpait le long des murailles jusqu'à des hauteurs prodigieuses.

Les volets étaient fermés. Seule, dans une des tours, une fenêtre laissait passer un peu de lumière très douce. C'était là sans doute que le marquis nous attendait.

— Monsieur de Saint-Pré est très souffrant à cause de son grand âge et il ne quitte plus guère la la chambre, nous dit un domestique en livrée qui nous accueillit sur le perron. Si vous voulez vous donner la peine de monter.

Avec une torche, il nous éclaira à travers un grand vestibule et un escalier de toute beauté... Sur le mur, on entrevoyait des armes et des tableaux accrochés.

Louise me serrait le bras fébrilement. Je sentais près de moi son petit souffle précipité.

— C'est comme un cauchemar, disait-elle.

— N'aie pas peur, ma bien-aimée. On nous a dit que notre oncle était très bon et qu'il y avait un gros fond de chagrin dans sa folie.

En haut de l'escalier une portière se souleva.

— C'est ici, fit le domestique.

Nous entrâmes alors dans une pièce éclairée, une toute petite pièce qui devait être une chambre dans la tour. Elle était disposée comme un cabinet de travail et remplie de livres et de portraits. Près du feu, en un grand fauteuil, monsieur le marquis de Saint-Pré de Luscaille, un vieillard encore très beau, quoique un peu voûté par l'âge, un vieillard à barbe blanche et soyeuse, élevait vers nous ses deux mains amaigries, comme pour nous accueillir.

Quelque chose dans ses yeux prévenait tout de suite en sa faveur. Il avait l'air bon et triste à la fois, d'une bonté qui donnait à son regard une infinie douceur, d'une tristesse qui marquait son front d'une ride encore plus profonde que celles de l'âge, une ride qui devait être là depuis longtemps.

Dans un même mouvement, Louise et moi nous fîmes un pas vers lui, nous agenouillant ensuite pour baiser les mains qu'il nous tendait.

Des larmes coulaient le long de ses joues. Il semblait ému de nous voir et un peu gêné aussi, sans doute à cause de tant et tant d'années d'isolement.

Longuement il nous dévisagea l'un et l'autre avec des yeux qui allaient jusqu'au fond de l'âme.

— Comme vous êtes jolie, dit-il à Louise, et comme vous devez être bonne ! Toi, tu ressembles à ta mère, ajouta-t-il en me regardant.

Mais c'était surtout ma fiancée qu'il contemplait. On aurait dit que la vue de cette jeune fille le troublait, faisait revivre quelque chose dans ses souvenirs. Il se touchait le front comme pour éloigner une pensée et il tremblait.

— Asseyez-vous, mes enfants, ajouta-t-il. Je vous ai fait venir de loin rendre visite à un aïeul, qui, depuis bien longtemps, est retiré du monde. Vous êtes sur la terre les seuls qui me restez de ceux qui ont été les miens. Je suis très vieux, je vais mourir, mais je veux que ma dernière parole, ma dernière action soit pour vous.

Et puis j'ai tenu à savoir si celle que tu choisissais était digne de toi, si toi-même tu saurais être digne, après ma mort, de conserver cette demeure qui est tout pour moi.

J'ai lu cela tout de suite dans vos yeux.

Enfin je veux vous donner un enseignement, un exemple tiré de ma vie, je veux vous dire un peu de mon histoire à moi et de ma peine, au seuil même de votre bonheur.

Le marquis de Saint-Pré s'était levé. Sa haute stature nous apparaissait, superbe encore. Il avait dû être remarquablement beau autrefois.

— Venez avec moi, fit-il.

Nous étions rassurés tous les deux, mais nous étions devenus graves, émus comme s'il allait se passer devant nous quelque chose de grand et de sacré que nous ne prévoyions pas.

Le vieillard ouvrit une porte et nous fit entrer dans une grande chambre, toute claire, toute garnie de jolis meubles et de jolies choses. Les tentures avaient des teintes exquisement douces, peut-être un peu fanées par le temps. Les étagères étaient garnies de mille bibelots, de mille riens que l'on sentait mis là par une main de femme. Dans le milieu de la pièce il y avait un lit magnifique en bois sculpté, un lit de mariés en plus pur style. Sur la cheminée, dans des coupes, il y avait des écrins entiers de bijoux.

Un immense tableau était suspendu au fond du lit, représentant une jeune femme d'une grande beauté, habillée à l'ancienne mode.

Cette chambre avait quelque chose d'intime et de très doux, comme un intérieur de jeunes époux.

Le marquis ouvrit alors la fenêtre, une fenêtre admirablement située, d'où l'on voyait l'océan très calme en cette belle nuit d'automne et les étoiles par miliers.

C'était féérique et extraordinaire à la fois. Louise avait raison : on eût dit un rêve, un de ces rêves étranges qui reportent vers le passé.

Tandis que, silencieux et émus, nous regardions tout cela, M. de Saint-Pré parla :

— J'ai été marié autrefois, vous le savez, à l'âge où j'étais plein d'avenir, pair héréditaire de France et Chambellan de Sa Majesté.

J'avais voulu me marier uniquement par amour et sans avoir à penser qu'il pût y avoir quelque calcul d'argent dans notre union.

J'étais riche : je pris une femme très pauvre et que j'aimais éperdûment.

Elle s'appelait Louise comme vous.

Autour de moi l'on m'avait dit que je ne saurais pas aimer d'amour et que cela n'aurait qu'un temps. Nul ne croyait que je pusse être heureux et mon père avait conçu pour ma femme une sorte de mépris.

Au bout de deux ans, celle que j'adorais est morte, ici, dans ce château qui était le nôtre, en ce lit qui est là. J'étais la seule joie qu'elle eût au monde et elle m'aimait de toutes les forces de son cœur et de sa beauté...

Depuis quarante ans, j'ai vécu seul ici, face à face avec son souvenir. Depuis quarante ans, cette chambre est restée comme elle était, quand Louise partit. J'ai réuni tout ce que j'avais d'elle et je n'ai jamais voulu même sortir de cette demeure. Je n'ai vu personne que des serviteurs indifférents. Je me suis retiré à jamais du monde, de la cour et des hommes, sans vouloir m'occuper des choses de la vie, attendant la mort, simplement, en une pensée toute pleine de celle que j'ai tant aimée.

J'ai pu continuer ainsi à vivre un peu avec elle. Il me semble qu'elle est là. J'avais juré de lui consacrer ma vie entière, à elle seule, et de ne jamais la quitter.

Voilà, mes enfants, ce que je voulais vous dire, l'histoire que je voulais te conter à toi, parce que j'ai su que, comme moi, tu allais épouser quelqu'un que tu aimais d'amour.

Quand j'ai appris cela, quand j'ai vu le nom de ta fiancée, il m'a semblé que ma chère morte souhaitait que vous vinssiez ici en pélerinage pour entendre parler un peu d'elle.

Aimez-vous bien, mettez votre amour au-dessus de toutes les épreuves, et souvenez-vous du vieux marquis, qui a été fidèle à son serment.

M. de Saint-Pré était très pâle. Il hâletait presque en parlant. Une sueur froide coulait sur ses joues.

Par la fenêtre ouverte, la brise de mer soufflait, faisant remuer toutes les choses mortes de la chambre. La lampe pâlie éclairait le tableau de la marquise qui semblait sourire doucement.

Et tous deux nous étions à genoux devant le vieillard qui, sur nos têtes, faisait le geste qui bénit.

HENRY DE FORGES.

Un sabre mystérieux.

Le colonel X. est un homme très droit et qui tient avant tout à faire observer le règlement.

Un matin, il fume sa cigarette à sa fenêtre et voit, dans la cour de la caserne, un capitaine qui se dispose à sortir.

Il le regarde attentivement, et s'aperçoit que, contrairement à l'ordre de la place, cet officier n'a pas le sabre au côté.

— Capitaine, s'écrie-t-il, veuillez monter un instant.

Le capitaine obtempère, et devinant le motif pour lequel il est ainsi appelé, s'empresse de prendre un sabre au poste du rez-de-chaussée, au bas même de l'escalier du colonel, sous l'avancée de son balcon. Puis il se présente en souriant.

L'officier supérieur le regarde avec attention et constate avec un certain étonnement que l'arme est bien réglementairement accrochée au ceinturon de son subordonné.

— Ah, capitaine, dit-il pour expliquer l'invitation qu'il avait faite de monter, je voulais vous demander où en est... au fait, ce n'est pas très important, vous pouvez vous retirer...

Le capitaine redescend et remet le sabre où il l'a pris. Le colonel qui était déjà revenu à sa fenêtre, le voit de nouveau et se dit en se frottant les yeux :

— Ah ça, mais comment l'ai-je donc inspecté ! Il n'a pas le moindre sabre.

— Hé ! capitaine, un mot encore ! montez donc un instant !

Le capitaine prend le sabre au poste, remonte et salue le colonel.

Celui-ci écarquille les yeux, fixe bien son subordonné, et voit que le sabre est à sa place.

— Pardon, capitaine, balbutie-t-il, j'avais oublié de vous dire... mais cela ne fait rien... Nous recauserons de cela la semaine prochaine. Au revoir !

Le capitaine redescend et se débarrasse pour la seconde fois du sabre. Dans la cour, il se trouve sous le regard du colonel, qui avait en toute hâte appelé la colonnelle, et lui disait tout bas :

— Vous voyez cet officier ?

— Oui, mon ami.

— A-t-il un sabre ?

La colonnelle ajuste son lorgnon.

— Non, il n'en a pas !

Le colonel, brusquement :

— Eh bien, c'est ce qui vous trompe, il en a un.

Coumeint pâo ratâ on mariadzo.

Lè dzouvenès felhiès d'ora ne sont tot parai perein coumeint lè z'autro iadzo.